

PAGE DES ENFANTS

Un Evangile

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre,
errait

Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur en longs voiles de
deuil,

Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les
mouille,

Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,

Le Maître et son ami voyaient sans être vus.
Soudain, un de ces vieux dont le tombeau
s'apprête,

Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer et dit à celle qui filait:

"Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain vil-
lage.

Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par
l'âge.

Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une
obole."

La femme se leva sans dire une parole,
Laisa, sans hésiter sa quenouille de lin,
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase et s'en fut avec le misérable.
Et Pierre dit:

"Il faut se montrer secourable
Maître! mais cette femme a bien peu de
raison

D'abandonner ainsi son fils et sa maison,
Pour le premier venu qui s'en va sur la
route;

A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans
doute,

Quelque passant eût pris son vase et l'eût
porté."

Mais Jésus répondit à Pierre: "En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre,
mon Père

Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère,
Cette femme a bien fait de partir sans sur-
seoir."

Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint
s'asseoir

Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre
hutte;

De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre et
partit.

Et quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva—sans deviner jamais par quel ami—
Sa quenouille filée, et son fils endormi.

FRANÇOIS COPPEE.

Conte Indou

Parmi les innombrables contes de
la littérature indoue, en voici un
fort spirituel et qui est comme la pa-
raphrase de la célèbre phrase de l'E-
vangile: "Que celui qui est sans pé-
ché lui jette la première pierre."

Au temps des souverains indigènes,
sous le règne desquels la population
était durement exploitée, non pas
seulement par le monarque lui-même
qui exigeait des impôts assez lourds,
mais surtout par ses fonctionnaires
qui voulaient rapidement faire leur
fortune. Un voleur avait été arrêté
et condamné à mort. Un matin il ap-
pelle son géolier et lui dit posséder
un secret d'une grande importance,
qu'il ne pourrait confier qu'au roi
lui-même; il serait prêt ensuite à
mourir.

Informé de la chose, le roi, dont la
curiosité est éveillée, ordonne que le
condamné comparaisse devant lui.

— "Sire, dit celui-ci, je possède une
recette secrète qui ne me servirait à
rien puisque je vais mourir, et que je
veux vous laisser pour compenser
tous les méfaits que j'ai commis pen-
dant mon existence. Je sais le moyen
de faire pousser des arbres qui porte-
ront des fruits d'or pur et qui rem-
pliront les caisses de votre trésor. Si
vous voulez me faire conduire dans
un champ aux environs de la ville,
je vous montrerai comment on doit
s'y prendre."

Le roi n'avait garde de laisser
échapper une si belle occasion, et,
faisant crédit de sa peine au voleur
jusqu'au moment où il lui aura en-
seigné la précieuse recette, il le fait
conduire dans un champ, où il le suit
accompagné de son premier ministre
et de ses courtisans.

Le voleur, prenant un air mysté-
rieux, fait des gestes étranges, tour-
ne solennellement autour d'un trou

qu'il a creusé dans le sol, et enfin,
après toutes sortes de cérémonies bi-
zarres que la cour regarde avec stu-
pefaction, il tire de dessous ses vête-
ments un petit lingot d'or, et déclare
qu'il faut maintenant le planter en
terre, que c'est de là que sortira l'ar-
bre aux fruits d'or.

"Mais il faut absolument, ajoute-t-
il, qu'il soit mis en terre par une
main qui n'ait jamais été souillée
par aucune action malhonnête, et
comme, hélas! je suis un indigne fri-
pon, je vous remets le lingot, sire,
pour que vous le plantiez vous-même."

Le roi prend le morceau d'or, mais
hésite un moment, et, craignant de
faire échouer une expérience, qui doit
l'enrichir:

"Ma foi, se dit-il, je vais demander
à mon premier ministre de se charger
de la chose. Je me souviens qu'étant
enfant, j'ai pris de l'argent qui ne
m'appartenait pas, dans la bourse
de mon père, ma main n'est donc
pas pure.

"—Suis-je bien sûr de ma parfaite
honnêteté? N'ai-je aucune mauvaise
action à me reprocher? s'écrie à son
tour le premier-ministre. C'est moi
qui élève les impôts que verse vo-
tre peuple; j'ai peut-être succombé
parfois à la tentation de m'en ap-
roprier une partie, et je ne voudrais
pas être cause que l'expérience ne
réussit point. Sire, confiez plutôt cet-
te mission au gouverneur de votre
château, qui a certainement les
mains pures de toute action malhon-
nête.

"—Non, sire; songez donc que c'est
moi qui paye les troupes, qui achète
tous les approvisionnements! Et le
pauvre gouverneur se refuse à son
tour.

Il en est de même d'un des grands
de la cour, qui doute également de
sa parfaite honnêteté.

C'était ce qu'attendait notre vo-
leur, qui pensait bien que cha-
cun faisait son examen de conscience,